

**Rencontre
internationale
autour du**

livre

subversif

Samedi 15 & dimanche 16 octobre 2011 à Bruxelles

Toutes questions ou contributions peuvent être envoyées sur le mail :
subversivebook@riseup.net

Toutes les informations se trouvent sur le site **<http://subversive.noblogs.org>**
Vous y trouverez également les contributions et les traductions.

Où ?

Ateliers Mommen
37, Rue de la Charité
1210 Bruxelles
(métro Arts-Loi & Madou)

Quand ?

Samedi 15 & dimanche 16 octobre 2011
à partir de **11h** : stands d'infos, tables de presse, présentations
de livres, discussions autour de luttes et de publications
17h : discussion autour des perspectives révolutionnaires à partir
d'un point de vue anarchiste et antiautoritaire

... vers une occasion

Selon nous, si nous voulons développer des perspectives révolutionnaires, nous avons aussi bien besoin d'expériences pratiques que de temps et d'espace pour discuter. Même si aucune situation n'est jamais exactement pareille qu'une autre, il nous semble que les *bases* desquelles partent des anarchistes et antiautoritaires au-delà des frontières nationales suffisent à rendre possible la discussion afin de creuser quelques pistes. Ainsi, nous désirons que cette rencontre internationale soit une des, espérons-le, nombreuses *occasions* pour se pencher sur des thèmes qui ne nous tiennent pas seulement à cœur, mais qui ont aussi été trop longtemps écartés. Le *vide* relatif d'une

Invitation

D'une insatisfaction...

Le mirage de la paix sociale qui pendant des décennies a régné sur les pays européens est tout simplement mis en morceaux dans certains endroits, tandis que dans d'autres, il ne commence qu'à se fissurer. Pendant des années, les révolutionnaires et antiautoritaires se sont habitués à considérer leurs luttes ou comme de justes tentatives à fracturer la tombe de la pacification, ou comme des contributions visant à approfondir les tensions surgissant ici et là. Cependant, les changements en cours semblent ouvrir de plus vastes possibilités. Tandis que certaines révoltes comme celles de novembre 2005 en France ou celles de décembre 2008 et avril-mai 2010 en Grèce (sans pour autant oublier ni les conflits plus circonscrits mais importants ni les révoltes diffuses) sont certes venues illuminer la pénombre, les soulèvements de l'autre côté de la Méditerranée nous lancent des défis que l'on avait quelque peu mis de côté : la question de *l'insurrection*, celle des *perspectives révolutionnaires*, c'est-à-dire, la question de la vaste et profonde subversion des rapports sociaux. Face à une situation sociale enflammée, le défi ne serait certes plus uniquement de « jeter d'avantage d'huile sur le feu », mais plutôt de savoir contribuer à orienter le feu vers la liberté.

Face aux situations sociales changeantes, posant également de nouveaux obstacles que ceux déjà connus, nous pensons qu'il est d'une importance particulière d'« ouvrir nos esprits », de laisser derrière nous les modèles et d'étudier nos possibilités pour encourager et contribuer à déclencher la tempête sociale. Car le manque de perspectives, que ce soit à une grande ou à une petite échelle, risque de nous reléguer assez rapidement sur une voie de garage où seule la paralysie nous attend.

répétition sans issue et ennuyante des schémas activistes ou militants, celui d'une incapacité croissante à mettre le feu à la mèche dans des situations sociales qui semblent toujours plus instables ou encore celui d'une idéologisation de certaines méthodes et angles d'attaques pourraient peut-être être dépassés en nous replaçant profondément sur le terrain des hypothèses révolutionnaires.

Lors de cette rencontre, notre envie est de créer un espace aux discussions et aux rencontres informelles entre anarchistes et antiautoritaires qui essayent de dépasser ce *vide* que ce soit dans leur pratique comme dans leurs idées, dans leurs activités comme dans leurs luttes, dans leurs interventions comme dans leurs hypothèses.

... et une invitation au-delà des frontières

Nous espérons qu'à travers cette petite esquisse, vous comprenez l'intérêt de l'intention internationaliste de cette rencontre. Non seulement, parce qu'un enrichissement réciproque au-delà des frontières peut toujours valoir la peine, mais aussi parce que la question des perspectives révolutionnaires nous amène inéluctablement vers un dépassement des particularités locales. Nous voulons tirer le plus possible de cette rencontre. C'est dans ce sens que nous avons pensé que des contributions écrites à l'avance pourraient y aider. Nous invitons donc tous les compagnons à prendre part au débat à l'avance de manière écrite. Les mois précédant la rencontre, ces contributions seront alors traduites et diffusées via un blog et/ou une mailing-list.

que nos idées n'étaient pas *accessibles*, pas *compréhensibles* par la « masse ». On avait mis de côté le fait que notre chemin libérateur avait commencé de notre désir individuel de liberté et d'expérimentation, et que la confrontation avec les pensées antiautoritaires nous a donné un bon coup de pouce. Enfermés dans nos ghettos, pensant qu'on était tellement et infiniment différents de tous les autres. Que les traces de ces ghettos soient encore présentes dans un jeune mouvement qui s'en est affranchi, n'est pas surprenant. Pas surprenant, mais bien dérangeant. Ces traces entravent le plein essor de notre orgueil, notre fierté de s'appuyer sur des idées antiautoritaires, en

Dans les cages des dogmes...

Ce n'est pas uniquement la pacification sociale qui, pendant des années et des années, a mis de force notre imaginaire révolutionnaire dans une camisole. Ce n'est pas uniquement le monde du pouvoir et de l'argent qui a étouffé nos rêves les plus sauvages et irréductibles et qui les a transformés en marchandise immédiatement consommable. Ce n'est pas uniquement le grand fourre-tout des bavardages des opinions démocratiques qui a empêché nos idées de croître et de se répandre. Tout comme ce n'est pas uniquement la pensée réactionnaire partout présente autour de nous qui nous a bâillonnés et qui nous a fait ravalier nos mots, nos pensées et nos désirs les plus profonds.

Ce sont tout autant les doctrines de notre propre mouvement qui ont ligoté nos mains, qui nous ont muselés, qui étaient des boulets à traîner. Trop longtemps nous avons cru que « la propagande » était quelque chose de mauvais, parce qu'on ne voulait certes pas ressembler à Staline, ou à Hitler. Trop longtemps nous avons cru que nous ne pourrions pas diffuser nos idées, parce que nous avons peur de ressembler à des missionnaires. Tout comme nous avons coupé à l'eau le vin antiautoritaire *pour ne brusquer personne*. Trop longtemps, beaucoup trop longtemps nous sommes bandés nos propres yeux en croyant

tant qu'anarchistes, dans le monde et à la lumière du jour. Les ghettos ont fait que nous ne pouvions plus exprimer ce qu'il y avait en nous, que nous nous considérions comme des marginaux. A l'intérieur des ghettos il nous a été interdit de réfléchir, car c'était pour les intellectuels. Il nous a été interdit d'écrire, car seuls les universitaires faisaient ça. Et ainsi nous avons appris à changer, à mâcher nos mots selon les personnes à qui on s'adressait. Pivotant avec le vent, toujours pivotant avec le vent.

Pour ceux qui, la nuit, fantasmaient la révolution, il était difficile de garder ce rêve en vie. Car autour de nous, le monde devenait toujours plus totalitaire. Des compagnons disaient qu'il fallait enterrer nos rêves juvéniles, que tout ne servait de toute façon à rien. Le désir de révolution, ainsi disait-on, se limitait à attendre le grand soir. Parler d'un désir vers la révolution était aussi interdit, car c'était faire miroiter un *fata morgana* aux gens, c'était comme vendre des sachets criards remplis d'air. Certains compagnons décidèrent qu'ils ne voulaient pas attendre, mais ils ont oublié que ceci ne voulait pas dire qu'il fallait ranger notre rêve révolutionnaire. L'agir dans le *maintenant* est parfois limité à saisir le présent, et rien d'autre. Tandis que le *carpe diem* ne doit pas forcément désigner l'absence d'avenir, mais justement que la conquête du maintenant est le seul chemin vers un avenir libre. Et que c'est ça notre raison de le faire.

Et ainsi des choses ont été murées dans nos têtes. On commençait à croire qu'on ne pouvait pas faire des propositions aux *autres*, aux gens qui n'appar-

tenaient pas à notre club. Car on ne voulait pas être des politiciens, des autoritaires. On savait que l'auto-organisation nous était chère, mais on ne voulait pas enrichir d'autres avec nos expériences, prudes que nous étions. Et on a oublié que d'autres pouvaient peut-être aussi nous enrichir. Par crainte d'incarner quelque chose que nous ne voulions pas être pas être (et que nous ne sommes de toute façon pas), Nous avons construit des murs autour de nos pieds.

Dogme après dogme, s'y est rajouté le dogme qu'on ne pouvait pas s'enthousiasmer en apprenant des nouvelles des révoltes, car on devrait tous garder en tête ou même mettre en avant que ce n'étaient pas des *révoltes anarchistes*. Nous ne sommes pas des supporters de la masse, nous n'attendons pas d'être *suffisamment nombreux* pour nous mettre en lutte. Nous préférons le parcours individuel partagé à la collectivité anonyme, l'épanouissement des idées libératrices que la confusion qui en s'étendant devient le meilleur bouillon de culture pour des nouveaux chefs. Mais... Un grand groupe de gens n'est pas forcément une masse, et peut aussi bien être un groupe d'individus. Qualifier de manière négative une révolte parce qu'il s'agit d'un groupe de personnes, n'a ni rime ni raison. Juger ses acteurs depuis une position extérieure et à travers des jalons anarchistes réduit l'anarchisme à une opinion geignarde et paralysante, le dépouille de la vivacité de la lutte.

Enfin, c'était encore la solidarité qui y passait : au lieu d'entreprendre une tentative de lui rendre son contenu révolutionnaire, elle a été tamponnée d'activisme.

... *le vent de l'insurrection nous aide à les rompre...*

Aujourd'hui, des choses qui réveillent quelque chose au plus profond de nos êtres sont en cours. Parmi beaucoup d'entre nous, elles illuminent ce vieux rêve : se battre pour la liberté. A moitié nu, mais chacun avec son propre bagage d'expériences, on essaye à réfléchir sur l'insurrection, et sur la révolution. Il y en a pas mal qui disent que le fait que des soulèvements éclatent en Afrique du Nord ou au Moyen-Orient ne nous concerne pas. Pourquoi prêter attention à des événements qui se déroulent sur d'autres continents ? Soulignons tout d'abord bien clairement qu'il ne s'agit pas là que d'événements, mais bien de soulèvements populaires, de gens qui s'organisent, qui se dressent face au pouvoir, face à l'oppression subies des années durant. Si nous, en tant qu'anarchistes, n'arrivons pas à nous y reconnaître, alors posons-nous plutôt la question de savoir où notre combativité, asséchée, est allée. Deuxièmement : nous sommes des internationalistes, arrachons donc à nouveau les frontières que le nationalisme croissant a aussi gravé dans nos têtes. En outre, ces soulèvements ont un caractère magique aussi pour nous, ici et maintenant. Ces soulèvements ont réveillé la *pensabilité* de l'in-

surrection. Ces gens courageux de l'autre côté de la Méditerranée et ailleurs nous ont aidé à abattre les murs nous bouchant l'horizon ; à nous et à beaucoup d'autres. Dans les rues de la ville où nous habitons, le mot « révolution » trouve un écho inouï. Et en fin de compte, il n'y a personne qui peut nier que la situation là-bas n'est pas en lien direct avec notre situation ici. Non seulement les politiciens et les capitalistes de partout sont les chefs partout ; non seulement notre situation est liée à celle de n'importe quel endroit dans le monde entier. Non, c'est par exemple aussi un fait que les soulèvements en Afrique du Nord ont réussi à ouvrir pendant un certain temps les portes de l'Europe Forteresse. La disparition de Ben Ali et de Moubarak, la menace du pouvoir de Kadhafi, les autorités qui aidaient l'Europe à surveiller ses portes célestes ont disparus, pourvu que ça dure. Lampedusa se remplit, Berlusconi distribue temporairement des visa, la France arrête des trains aux frontières, à Paris des *harragas* tunisiens occupent des bâtiments, en Belgique on les contrôles frontaliers se voient intensifiés, et ainsi de suite. La situation dans nos pays change *de facto* suite aux soulèvements là-bas.

En même temps, quelque chose fomenté depuis un bout de temps sur le continent européen. Des mouvements contre les mesures d'austérité, le démantèlement final de l'Etat social comme on l'a connu. Du Portugal à la France, en passant par l'Angleterre, la Croatie, la Serbie, l'Albanie, la Grèce. Partout en Europe il y a de nombreuses personnes qui voient ce qu'on leur a fait miroiter (travailler dur, consommer, épargner et ensuite la retraite, le repos mérité) fondre comme neige au soleil. On pourrait en faire une lecture de désastre et de malheur, et partir de la conviction que ce moment historique aboutira à des excès de *la haine de l'étranger* présente partout. Des pogroms, des déportations de masse et qui sait quoi encore. Mais il y a aussi une chance que les soulèvements récents puissent faire vivre *quelque chose d'autre*. Quelque chose d'autre que du protectionnisme et du racisme. Est-ce que toutes ces situations en fomentation et potentiellement explosives pourraient se féconder les unes les autres, comme des pollinisations croisées ?

Un autre scénario de maléfice consiste à ce qui est déjà en cours depuis des années : la construction de nouvelles prisons et camps de déportation partout. La dissémination de caméras partout. L'extension du contrôle et de l'appareil répressif partout. La pénétration des technologies de contrôle dans l'ensemble de la « vie sociale ». La réponse des Etats à une insurrection est sans doute la répression, et cela aussi de manière préventive. Mais dans ces moments insurrectionnels, tant de choses deviennent possibles – les milliers de prisonniers évadés ces derniers mois l'ont bien démontré. Il est particulièrement facile d'éliminer l'infrastructure répressive de l'ennemi dans ces moments-là. Ils peuvent bien expérimenter diffé-

rents moyens pour garder sous contrôle les métropoles, mais que se passe-t-il quand le réseau des caméras de surveillance ne fonctionne plus ? Il n'y a pas une seule métropole où les flics sont aimés. Et on ne peut dire d'aucune métropole qu'elle est entièrement sous le contrôle de l'Etat.

... et à redonner le contenu à nos pratiques...

Il y eut des époques où on ne pouvait pas séparer certains mots et certaines pratiques de leur contenu révolutionnaire. Il paraissait simple de parler du monde à l'aide d'idées anarchistes.

Il y eut des époques où les idées et les pratiques anti-autoritaires orientées vers la réalisation de ces idées étaient vivantes.

Aujourd'hui, certaines personnes sont capables de démontrer (ou « mettre de côté ») de la solidarité envers des soulèvements et des compagnons incarcérés pour leurs actions, tandis que la solidarité est justement essentielle pour toute insurrection et révolution, et donc aussi pour tout projet révolutionnaire. Quand des insurgés envahissent les rues d'une ville en solidarité avec une autre ville en ébullition, il n'y a pas de doute à avoir. C'est une partie intégrante de la pratique révolutionnaire.

Aujourd'hui on s'enlise souvent dans une description de toute la laideur du monde. On intervient de manière pertinente suite à par exemple un meurtre policier, mais souvent on ne va pas plus loin qu'affirmer qu'on est contre la prison, contre les flics et contre l'Etat. Nous ne partageons pas avec d'autres la base de notre volonté d'agir, notre désir d'un monde sans autorité. Dans la ville où nous habitons, il n'y a par exemple presque personne qui aime la police ou la prison. Répéter à l'infini que nous sommes contre les prisons, n'ouvrira pas de porte. Nous avons plus de choses à dire, beaucoup plus.

Etant donné qu'une grande partie du visage de l'ennemi étatique est aujourd'hui reconnaissable par beaucoup de personnes, nous sommes capables de parler aussi d'autres choses. Des choses qui stimulent la subversion de cette société.

... dans une lutte munie d'une perspective révolutionnaire...

De quoi avons-nous besoin pour une insurrection ou une révolution ? Que devons-nous nous réapproprier, et quelle appropriation pourrait-on stimuler chez d'autres ? Comment attiser l'imaginaire révolutionnaire ? Comment rendre *pensables* et *vivantes* les idées et les pratiques antiautoritaires ? Comment nous assurer de pouvoir agir sur des bases solides, des bases qualitatives plutôt que quantitatives ?

Comment pourrions-nous jeter de l'huile sur le feu de la conflictualité en y mélangeant nos idées ? Comment stimuler l'auto-organisation par affinités et la solidarité ? Comment dépasser vraiment les frontières et devenir internationalistes ? Qu'en est-il de notre connaissance du terrain ? Peut-on expérimenter d'autres manières de lutter que la lutte spécifique ? Comment une lutte spécifique peut-elle interagir à l'instar d'une « pollinisation croisée » avec la conflictualité qui se développe hors de ce terrain spécifique ? Comment stimuler et développer des moments où les démarcations deviennent claires, les démarcations entre ceux qui se battent pour l'autorité, et ceux qui se battent contre elle ?

Un projet muni d'une perspective révolutionnaire ne vise pas des victoires, mais est un devenir permanent. En aucun cas, ceci ne signifie qu'il faille foncer tête baissée. Réfléchir sur le où, le quand et le comment ne doit pas et ne peut pas être rangé dans l'armoire de la « théorie pure ». Des luttes avec de telles perspectives varient évidemment selon les contextes. L'utilisation consciente des moyens dépend du goût des compagnons, tout comme du contexte dans lequel ils agissent. Beaucoup se sont appropriés bien des moyens, il nous reste à réfléchir le « comment les utiliser ».

Nous remarquons déjà que le mot *révolution* est dans plein de bouches, et le contenu de leur révolution nous fait dresser les poils (on en a grave marre de ces *indignés* et de leur indomptable capacité de récupération). Si nous parlons de révolution, on ne peut pas la détacher des idées qui nous inspirent. La révolution sans contenu est une enveloppe dangereuse, sans que cela veuille dire qu'il faut renoncer aux défis actuels. Les défis, ils sont là. Ils s'épanouissent comme des fleurs devant nos yeux. Nous ne mettrons pas de l'eau dans notre vin, mais la conscience que les choses ne sont ni noires ni blanches (les anarchistes sont peu, mais ceux qui désirent la liberté et en ont marre de cette existence désastreuse sont nombreux) nous rend capable d'essayer, de découvrir. Et nous avons bien quelque chose à offrir. Des années d'expériences de lutte (que ce soit dans les mouvements squat ou dans les luttes spécifiques comme, par exemple, celles contre les camps de déportation), d'expérimentation avec différents moyens de lutter, le tout accompagné d'une recherche permanente de nouvelles possibilités, de nouveaux angles d'attaque et du développement d'idées et d'affinités... Nous ne disons pas cela pour nous encenser, mais comment se fait-il qu'à chaque fois que des gens dans la rue nous demandent « Qu'est-ce qu'on peut faire ? », nous restons là bouche bée. Nous, les obsédés de la question de ce qu'on peut faire, ne sommes pas capables d'aborder cette question...

Du désir le plus profond, un monde de liberté.

nication en marchandise, en instrument d'abrutissement et d'aliénation, a aussi rongé le rêve de l'internationalisme révolutionnaire. Aujourd'hui, il semble que le seul internationalisme existant dans certains cercles anarchistes soit la toile globale de propagation de passivité, avec ses flux infinis d'informations incompréhensibles (car détachés de tout contexte et de toute vie), insaisissables (car destinés à la simple consommation devant l'écran) et volatiles (car immergés dans un vrai bombardement de données). C'est donc toute l'expérience du temps et de l'espace qui a profondément changé. Ce qui aujourd'hui était encore une nouvelle est déjà oublié demain. Et même

La vieille histoire de l'internationalisme

Un rapide regard sur la période de la première Internationale et sur les fraternités révolutionnaires qui à l'époque savaient stimuler et faire vivre, au-delà des frontières, la permanence d'une tension insurrectionnelle, en dit long sur la situation paradoxale que nous vivons aujourd'hui. Jamais, à travers l'histoire de l'homme, le transport, le voyage et la communication n'ont été aussi accessibles. Jamais les conditions de nombreux pays ne se sont autant ressemblées et pourtant, c'est comme si nous, anarchistes et révolutionnaires, n'avions jamais été aussi attachés aux frontières étatiques. Paradoxalement, la globalisation de la domination semble aller de pair avec une des-internationalisation de ses ennemis avoués.

Ce n'est pas comme si toute trace de la vieille histoire de l'internationalisme avait été effacée, mais, soyons honnêtes, la situation est misérable. Au-delà de quelques coups de pouce solidaires et, dans le meilleur des cas, un certain partage d'expériences et de projectualités, on n'est nulle part. Il suffit de jeter un regard sur le manque tout simplement honteux de perspectives autour des soulèvements de l'autre côté de la Méditerranée (ou, si on veut, autour de la révolte de décembre 2008 en Grèce) pour s'en rendre compte.

Le fait que la domination ait transformé la commu-

si le *là-bas* vient toujours plus vite vers l'*ici* à travers les canaux d'information, il semble que l'*ici* est d'autant moins capable de dialoguer avec le *là-bas*. Il ne fait aucun doute que toute perspective internationaliste actualisée *doit sans remise développer aussi une nouvelle expérience et une conception du temps et de l'espace qui lui soit propre*. Sinon, elle est condamnée à crever dans le cadre temporel et spatial de la domination. On pourrait même faire le parallèle avec la vieille Internationale : à cette époque-là, en pleine croissance des Etats-nations, la création d'une espace internationale était *déjà* une rupture avec la domination.

De quelles manières est-ce que l'internationalisme, la solidarité révolutionnaire internationale, pourrait-il redevenir une force et laisser derrière lui son actuelle mutilation technologique et activiste ? Sauf si l'on croit qu'au plus la domination devient universelle, au plus ses adversaires doivent s'incruster dans des microcosmes locaux, voilà bien une question qui doit être remise sur la table.

On se souvient encore d'un passé pas si lointain où des anarchistes ont tenté de créer une sorte de nouvelle Internationale, tentative qui a échoué. Selon nous, la revalorisation de l'internationalisme ne devrait pas commencer par la formation d'une organisation formelle (peu importe à quel point elle se déclare elle-même « informelle »), mais à travers la multiplication consciente d'*occasions*, aussi bien de discussions et de rencontres que de luttes. Il est plutôt facile de se rendre compte que l'échange d'expé-

riences de luttes est important et stimulant. Mais, s'il est vrai que l'instabilité sociale ne fera qu'augmenter dans les années à venir, et s'il est vrai que la période de la paix trentenaire sur le continent européen pourrait toucher à sa fin, il n'y a pas le moindre doute que le développement d'hypothèses revient à l'ordre du jour. Si on relit les textes et les lettres qui circulaient parmi les fraternités antiautoritaires – d'ailleurs, la plupart *informelles* – de l'époque de l'Internationale, on pourrait presque parler d'une vraie obsession d'hypothèses, un tâtonnement théorique et pratique permanent de l'horizon social afin de trouver des occasions qui se prêtent à mettre le feu à la poudrière et à préparer l'insurrection. Aujourd'hui, non seulement leur élan révolutionnaire, leur enthousiasme indomptable nous parle encore, mais aussi leur courage d'oser se tromper, de perdre, d'encaisser une défaite (ou plutôt une série de défaites). Celui qui aujourd'hui n'est pas prêt à se casser la tête contre le mur, conséquence toujours possible de la volonté de porter l'utopie au sein de l'affrontement, ferait mieux de se consacrer uniquement à la simple contemplation des événements. Car la complexité des conflits à venir ; la tension, comme certains l'ont décrit, entre la guerre sociale et la guerre civile ; la perte de langage pour communiquer des idées et des rêves ; la mutilation profonde et indéniable des individus ne sont pas de simples prévisions, se sont désormais des *faits*. A nous de retrouver le courage de rêver, à oser tenter de réaliser ses rêves dans l'élaboration d'hypothèses révolutionnaires et insurrectionnelles, que ce soit à partir d'une situation prête à exploser, d'une lutte spécifique portée à son terme de l'attaque, d'une tentative courageuse de s'insurger face à l'avancée du massacre et de la guerre civile,...

Peut-être qu'un exemple clarifiera un peu les choses. Les soulèvements de l'autre côté de la Méditerranée ont, temporairement, ouvert les portes de l'Europe. Des dizaines de milliers de personnes ont clandestinement transgressé les frontières et nombre d'entre elles avaient encore le doux goût de la révolte en bouche. Face à une telle situation, entièrement nouvelle et imprévisible tout comme l'étaient ces soulèvements, il ne suffit pas de sortir de l'armoire nos recettes éprouvées de lutte contre les centres de rétention, contre les frontières. Armés des expériences de lutte qu'on a déjà, on aurait peut-être pu *réellement et concrètement* réfléchir à comment, ensemble ou en lien avec ces dizaines de milliers de personnes, porter le soulèvement aussi sur le sol européen. Pareil d'ailleurs pour la période des soulèvements en Tunisie, Egypte,... : quelles initiatives aurait-on pu prendre pour allumer aussi ici le flambeau de l'insurrection ? Comment, d'une optique plus modeste peut-être, aurait-on pu défendre et soutenir les révoltes là-bas ? Pourquoi, par exemple, n'avons-nous pas, au-delà des actions symboliques, réellement et définitivement occupé les ambassades de ces pays, chassant les ambassadeurs qui recrutaient, comme c'était surtout le cas pour la

Lybie, des mercenaires pour aller massacrer des insurgés ? Je suppose que par là, il devient immédiatement très clair qu'une approche internationaliste des hypothèses est indispensable.

Posons la question peut-être aussi autrement. Combien de fois ne nous sommes-nous pas, dans des luttes spécifiques, heurtés à des moments où il manquait simplement de *suffisamment de compagnons* (aussi bien en termes de quantité que de qualité) pour tenter ce qui semblait possible ? Car ne nous trompons pas, à l'époque de la traînée des insurrections en Europe, il n'y avait jamais que les compagnons qui habitaient là ! Combien de fois est-ce que, que l'étau répressif se resserrant lors d'un moment intensif (surveillance accrue des compagnons impliqués, pressions en tout genre, limitations des espaces de mouvement et aussi, perte de temps en ayant à faire face aux chiens de garde de l'Etat) aurait pu être quelque peu enrayé par l'arrivée et le séjour temporaire de quelques autres compagnons ? Je crois qu'il faut oser affronter ces questions sans à priori et sans peur, et chercher des pistes de réponses possibles. Il n'est tout simplement pas impensable d'expérimenter des formes de coordination internationale, sans avoir recours à des déclarations formelles, des congrès officiels ou, ce qui, en quelque sorte, pourrait être l'autre face de la médaille, à une obscurité totale qui ne ferait que raviver les fantasmes de l'internationale des procureurs de tous pays. Peut-être faudrait-il considérer aussi comment, à travers un bulletin de correspondances régulières par exemple, une temporalité propre et une espace propre pourraient commencer à voir le jour, indépendamment des canaux d'informations puant la logique du pouvoir.

Il ne fait aucun doute qu'il reste beaucoup de choses à dire à propos de cette question. Je suis conscient du fait que ce texte ne fait que jeter quelques pierres dans l'eau stagnante, mais je pars de l'espoir qu'elles pourraient contribuer à une discussion qui oserait ouvrir quelques possibilités.

Un voyageur

justement à cause de mon jeune âge que je peux voir partout des changements. Dans vingt ans, il s'avérera peut-être que le monde continue toujours à tourner et que les mêmes mécanismes autoritaires d'exploitation et d'oppression font leur boulot, hormis quelques petites adaptations et restructurations ici et là. Mais que ce soit alors parce que notre enthousiasme n'a pas gagné face à la société conservatrice. Et non pas parce que nous nous serons tus quand il fallait parler, parce que nous aurons murmuré quand il fallait crier. Que ce ne soit pas parce que nous avons les mains vides, comme un mendiant le long de la route pour une miette de protestation tandis que le Progrès

Le long des lignes de rupture

Quelque chose d'étrange s'est passé. Il y a à peine quelques années, les discussions sur le possible renversement de cette société allaient toujours de pair avec ces mêmes remarques : « Mais, bien évidemment, ça, on ne le vivra jamais nous-mêmes » ou « Si un jour ça vient ». Comme s'il était nécessaire d'énoncer cette prémisse pour éviter de s'enliser immédiatement dans l'inévitable cynisme. Ce « jamais » ou ce « un jour », les deux face d'un même mirage, tenaient le mouvement antiautoritaire sous perfusion. Ils empêchaient de mettre certaines questions sur la table. Ils imposaient des limites invisibles à nos activités. Et peut-être à juste titre. Peut-être ne pouvait-on ne rien faire de plus que garder vivantes certaines idées et pratiques dans l'ombre de la société, dans la marge des mouvements de protestation politique. Peut-être la réaction (répressive et idéologique) aux luttes des années '70 et '80 nous a-t-elle laissé abassourdis ces deux dernières décennies. La société des années '90 et 2000 nous laisse peu d'espace pour respirer. Quoi qu'il en soit, il y a quelque chose qui a changé. Malgré mon jeune âge, vit dans moi la pensée que « les conditions sociales » ne sont plus les mêmes. Mais aussi qu'une « perspective anarchiste » ne peut plus être la même et qu'il existe déjà différentes expérimentations qui tâtent les nouvelles possibilités. J'écris « malgré », mais peut-être est-ce

passait devant nous. Alors que nous aurions pu saisir le bâton avec lequel on aurait pu arrêter, au moins un instant, cette caravane macabre.

Pour mettre sur papier notre rage et trouver les mots pour exprimer nos désirs, on fait souvent recours à des écrits qui datent de bien avant notre propre naissance. Parfois on dit qu'ils sont dépassés, ces pamphlets anarchistes de l'ancien temps. Mais, justement, c'est là leur force. Au lieu d'être une application d'un modèle stérile, une reproduction visant à prouver que l'on a raison, ils se situent sur la lame du rasoir entre la critique totale et la présence dans des conditions spécifiques. Néanmoins, il faut être capable de comprendre les conditions spécifiques d'aujourd'hui. Sur le terrain social, on voit qu'aujourd'hui, après l'attaque néolibérale et idéologique à l'encontre de l'Etat social des années 90, a commencé la démolition de fait de la social-démocratie, avec la crise économique comme épée dans les reins (perversement déclenchée par l'idéologie néolibérale). Enseignement, santé, culture, transports en commun, urbanisme doivent prouver maintenant, plus que leur plus-value électorale, leur plus-value économique. Il faut épargner sur tous les domaines, il n'y a que l'appareil répressif qui reste hors d'atteinte (même si les prisons et le secteur de la sécurité sont aussi partiellement privatisés). En parallèle à ça, les maîtres européens Merkel, Sarkozy et Cameron viennent nous raconter que la société multiculturelle a fait faillite. Bref, c'en est fini de l'intégration douce, des réformes sociales

et des subventions, de la distribution des places de pouvoir parmi les leaders des mouvements sociaux et des communautés. La paix sociale nous sera de plus en plus imposée durement, tandis que toujours plus de gens seront jetés par-dessus bord. Face au constat que la pauvreté augmente ou se maintient (il n'y a plus trop de perspectives d'ascension sociale), certains groupes ne semblent plus les bienvenus dans cette société. Il n'y a que le travail (décevant) rémunéré qui donne accès à l'intégration sociale, la prison devient un endroit par lequel certains passeront certainement plusieurs fois dans leur vie, les conflits de rue entre les gardiens de l'ordre et les jeunes sont devenus une constante.

Les soulèvements en Afrique du nord et son courant révolutionnaire sous-jacent trouvent aussi des échos de l'autre côté de la Méditerranée. Comme souvent, l'écho le plus médiatisé est probablement le moins intéressant. Les occupations des places publiques en Espagne (et dans d'autres pays) et les appels à une « vraie démocratie » semblent souvent n'être rien d'autre que des actes désespérés d'un électorat de gauche en pleine confusion depuis que les partis social-démocrates ont eux-mêmes enterrés le projet social-démocrate. Bien que je trouve sympathique que des gens prennent de l'espace et du temps pour remettre en question peut-être pas tout, mais quand-même pas mal de choses. Mais il serait naïf d'en rester là ; le pacifisme et le consensus des assemblées générales pompent trop d'espace et de temps. Il y en a même qui osent prétendre que les soulèvements dans le monde arabe étaient pacifistes et qu'ils ont été organisés par internet. Pour des raisons évidentes, les médias occidentaux portaient toute leur attention sur la place Tahrir, mais il me semble que c'étaient surtout les villes et villages où toutes les institutions du pouvoir (sièges du parti, bâtiments du gouvernement, commissariats) ont été attaquées et incendiées qui ont mis les régimes à genoux. Et ceux qui ont tenté de suivre Twitter lors du soulèvement en Egypte s'ennuyaient à mourir tout comme ils pouvaient le faire devant la reproduction à l'infini des nouvelles d'Al-Jazeera (qui se trouvaient bien évidemment surtout sur la place Tahrir).

Au-delà des limites des désordres en cours, il y a quelques constantes encourageantes. Le grand silence face à l'Etat lors de décembre 2008 en Grèce, lors de novembre 2005 dans les banlieues françaises et lors d'autres conflits sociaux. Pas de revendications formulées, pas de représentants désignés, pas de dialogue. Les possibilités de récupération sont par là sérieusement limitées. En plus, la démocratie montre elle-même son refus d'offrir des réponses en-dehors d'une répression dure. Même face aux braves citoyens « indignés », les matraques régnaient. Probablement que l'Etat a maintenant opté pour un scénario dans lequel il stimule une guerre de tous contre tous (ou communauté contre communauté). Une tendance

déjà présente et en pleine croissance sur d'autres continents. Dans une telle histoire, l'Etat base sa propre légitimité sur le rôle d'arbitre (et il n'est pas nécessairement toujours neutre).

Que cela soit clair, je ne suis pas à la recherche de la formule applicable au contexte social et qui fournira inévitablement la solution à tous les problèmes. Je ne pense pas non plus que le contexte spécifique soit partout pareil. C'est avec un certain amusement, mais aussi une dose d'indignation, qu'on a pu constater que l'illusion du déterminisme historique vit toujours. Et que ses mots prophétiques arrivent encore à faire tomber beaucoup de personnes sous ses charmes. Il y en a qui ont prédit l'insurrection ou la guerre civile en pointant au même moment qu'elles étaient déjà présentes. Il y en a qui ont la bouche pleine de multitude ou de démocratie de base aussi bien déjà existants qu'en devenir. Le capitalisme nous aurait fourni la base pour sa propre négation. On ne devrait que le défaire de nous et ceci par une espèce de formation d'auto-conscience, un projet politique. Je comprends que des marxistes en tout genre (post-, néo-, acolytes du jeune Marx, ou du Marx du temps de son pamphlet sur la Commune de Paris etc.) aient été assez déconcertés lorsqu'il est devenu clair que les sujets révolutionnaires se transformaient en groupes-cible du clientélisme et des réformes social-démocrates. Certains ont peut-être retourné leurs vestes pour des raisons plutôt pragmatiques (la pression répressive, les racines de la carrière académique, les listes vides des adhérents...). En tout cas, une partie d'entre eux a jeté par-dessus bord la dialectique. Maintenant ils enlacent l'immanentisme. Ce même jeu philosophique par lequel le christianisme a aussi cherché à se rénover. Une fois qu'il fut clair pour tout le monde qu'il n'y avait pas de Dieu au-dessus de nous qui puisse nous punir et ou nous récompenser, et qu'une vie sans Dieu est bien sûr possible, ils nous ont raconté que Dieu était partout présent (et surtout dans les « bonnes » choses) et qu'il ne fallait pas considérer Dieu comme un être tout-puissant (et donc juste ou injuste) au-dessus de la terre (bien que certains l'aient prétendu pendant des siècles).

Ainsi, le Communisme ne serait plus le résultat d'un événement violent, politique : la Révolution. Il serait déjà présent partout et il faudrait juste que nous le portions à sa pleine conscience. De cette manière, l'aspect le plus intéressant de la dialectique, c'est-à-dire la rupture, disparaît. La rupture, ce moment où qui fait parti de la force révolutionnaire et qui voit son intérêt dans le maintien de la société actuelle devient clair. Dans la version marxiste, ceci est évidemment déterminé par les intérêts économiques respectifs et il n'est pas vraiment possible de parler d'un choix (sans quoi le sujet révolutionnaire et l'inévitabilité/déterminisme s'avèreraient bâtis sur du sable). Sans

une rupture sur le plan du contenu, ni la multitude ni la guerre civile ne peuvent nous assurer qu'elles ne soient pas des continuations du projet capitaliste, qu'elles ne soient pas simplement de nouvelles formes d'apparence des mécanismes autoritaires. Il faut bien reconnaître que depuis leurs naissances, le capitalisme et l'Etat ont été assez doués dans la tâche d'étouffer la résistance en se renouvelant à chaque fois. Par la récupération et la répression (et en sacrifiant, si nécessaire, une partie d'eux-mêmes), ils ont réussi à s'adapter et à rester vivants. Et c'est justement parce qu'ils ne sont pas des corps parasites, mais pénétrants dans tous les rapports sociaux, qu'ils ont été couronnés de succès. Voilà pourquoi l'insurrection (individuelle) doit tellement nécessairement aller de pair avec une critique de toute autorité et avec la volonté de construire d'autres rapports sociaux. Nous devons affirmer cette rupture dans le plus de moments possibles pour éviter que nous, tant en tant qu'individus que dans notre lutte, nous laissions entraîner par des mécanismes autoritaires.

La démocratie n'est plus cet horizon indépassable. Elle n'est plus une évidence. La paix sociale est chaque jour un peu plus clairement une paix imposée par le chantage du travail (et l'accès à l'argent pour survivre et « vivre »/consommer) et la répression. Il ne suffit plus de vouloir provoquer des fissures dans le mur de la paix sociale. Je pense qu'aujourd'hui, le défi est plus grand. La paix sociale commence à se fissurer en de nombreux endroits. Un mécontentement et une rage rôdent. Et les prêcheurs religieux et nationalistes sont prêts à recruter. Nous devons être prêts à montrer que la solidarité, l'auto-organisation et l'action directe peuvent nous renforcer. Que celles-ci sont des idées vivantes qui peuvent nous donner de la force face au néant de l'existence capitaliste. Nous devons aussi être capables de tisser des liens entre des groupes qui sont séparés socialement et/ou géographiquement. Nous devons développer une créativité d'agir pour attaquer le pouvoir sous toutes ses formes et surtout sortir les conflits de leurs territoires traditionnels pour en donner une dimension plus large. Aujourd'hui, nous pouvons affirmer « Nous voulons la révolution » parce que ce mot n'est pas vide, mais au contraire quelque chose auquel on peut donner chaque jour d'avantage de signification.

—Anon—

années '70, braquaient des banques et expropriaient des imprimeries afin de disposer du nécessaire pour pouvoir imprimer des livres à Toulouse et les passer clandestinement à Barcelone et dans d'autres régions de l'Etat espagnol.

Ou bien encore à un exemple des plus inspirants, celui des jeunes anarchistes de Bialystok qui, durant les premières années du 20ème s., ne terrorisaient pas uniquement les bourgeois et les gendarmes, mais dédiaient aussi une grande partie de leur énergie et de leurs moyens à la traduction, à l'impression et au transport de matériel écrit. En 1905, ils exproprièrent

Des livres subversifs, pas des biens de consommation

Quand nous pensons à « livres subversifs », ce ne sont pas ces livres de rébellions juvéniles disponibles dans n'importe quelle librairie des grandes villes qui nous viennent en tête. Ce ne sont pas non plus ces livres plus ou moins critiques issus de notre environnement proche ou des têtes-pensantes universitaires, mais plutôt des exemples comme celui de Severino di Giovanni lorsqu'il fut capturé le 29 janvier 1931 alors qu'il sortait d'un atelier de linotype où il avait eu à faire avec des matrices d'un livre de Reclus. Malgré qu'il ait été, pendant 4 ans, la personne la plus recherchée d'Argentine pour diverses expropriations, attentats, ainsi que pour son activité d'agitation, il risqua sa liberté et sa vie afin d'obtenir les matrices dont il avait besoin. Les imprimeries étaient dans la ligne de mire et restaient bien surveillées, mais, pour un nouveau livre, ça valait la peine de prendre à nouveau ce risque. Quelques mois auparavant, il avait accompli son objectif de mettre sur pied sa propre imprimerie où il pourrait imprimer livres, opus et revues grâce à l'argent obtenu par une récente expropriation. Cependant il n'utilisa qu'une petite partie du butin ; réservant la majeure partie pour la solidarité avec les compagnons incarcérés.

Nous pensons aussi à Jann-Marc Rouillan, Oriol Sollé et aux autres compagnons qui, au début des

330 kg de matériel de typographie pour monter Anarjiya, la première imprimerie anarchiste en Russie : une imprimerie clandestine pour leurs propres publications et livres. Au fil du temps, bien des anarchistes russes répétèrent ce geste, conscients que la prison, l'exil, les travaux forcés ou la mort pouvait se trouver au bout du chemin.

Pour bien des anarchistes de par le monde imprimer, faire passer et distribuer des livres étaient aussi risqué que de transporter des armes ou des explosifs ; car en partie, c'étaient des armes, et des armes très puissantes.

Voilà, parmi d'autres, les exemples qui nous viennent en tête... Comme l'exemple de ces personnes en lutte qui, fuyant la répression, montèrent une imprimerie dans une grotte du Mont Oural. Ce ne sont que quelques exemples de la relation étroite qui peut se tisser entre des livres et la subversion. Des exemples qui nous inspirent pas seulement parce que ces livres -dont la plupart était considéré dangereux ou était tout simplement interdite- étaient imprimés et diffusés clandestinement ; faisant fi de toute interdiction et s'écartant de toute relation avec la logique de consommation face à laquelle il ne semble pas y avoir d'échappatoires aujourd'hui. Mais aussi, parce que l'ensemble du développement de ces projets d'éditions, la manière dont étaient mises en marche ces machines et ses projets, aussi bien que l'espoir et l'esprit de lutte, semblent être d'un autre monde... Mais pas pour tout le monde.

Beaucoup de projets d'éditions et d'imprimeries actuels, mais aussi des revues et autres périodiques, sont animés par cet esprit qui jadis abondait et duquel ces exemples n'en sont quelques uns. En essayant de ne pas prendre part – mais aussi en essayant de le dynamiter- aux processus de production/consommation, à la logique du profit, aux relations commerciales et de travail, nous cherchons à ramener cet esprit, étant donné qu'un message radical se doit d'être contenu dans une forme de diffusion à sa hauteur.

Nous pouvons comprendre qu'il y ait des projets d'édition et de distribution de livres anarchistes desquels certain.e.s veulent vivre. Nous pouvons en partie comprendre ces projets vus et vécus comme une modeste manière de gagner sa vie, dans un monde où le travail salarié et les possibilités de vie à l'intérieur des marges du système nous sont imposés. Mais, il faut aussi prendre en compte que nous cherchons des formes de vie différentes, dans lesquelles nos vies et nos luttes sont en interpénétration totale avec notre quotidien et éloignées de relations de production et de consommation ; et cela ne cadre pas avec l'idée de travailler dans ce qui est pour nous un outil de lutte en plus, une arme de plus dans cette guerre sociale.

Parmi nos objectifs se trouvent la diffusion –au plus accessible et au plus large au mieux- d'idées, de propositions, d'hypothèses, d'interprétations depuis un point de vue radical. Et nous pensons que cela doit se faire depuis une rupture, la plus radicale possible, avec les formes que le capitalisme nous offre pour accomplir cette tâche. C'est pour ça qu'il nous paraît important de refuser la distribution commerciale qui augmente les prix, la logique de vendre les livres 10 fois plus cher que leur prix de fabrication, le culte des grandes librairies, l'utilisation de codes de contrôles et de numérotation –qu'ils soient à finalité commerciale ou de classement (codes barre, ISBN etc.) -, les droits d'auteurs (et tous les « *copy machins* ») etc. Nous pensons qu'il est nécessaire d'impulser des manières plus directes de distribution via des distros de matériel révolutionnaire, de soutenir les projets d'imprimerie anarchiste, et de rendre clair que notre matériel a pour but de vivre et d'être reproduit de la manière jugée la plus adéquate. Mais aussi fomenter l'autonomie de nos projets en terme de traductions, rédaction de textes, mise en page, graphisme, distribution et –tant que possible- l'impression ; le tout en parallèle –dans la mesure du possible- d'un soutien à d'autres projets comme les bibliothèques sociales, bibliothèques pour prisonniers etc.

Peut-être que ce texte paraîtra prétentieux à certains tandis que pour d'autres il sera basique. Mais pour nous, il est important d'aussi parler de ça quand nous nous référons aux livres et à leur potentialité subversive.

retrouvent à faire leur compte avec une balance économique en faillite. Pour ne pas parler des innombrables guerres qui auraient dû durer peu de temps et se prolongent (Irak et Afghanistan), des conflits qui paraissaient apaisés et qui se sont ravivés (Israël-Palestine), des migrations de masse qui bouleversent (dans un sens ou dans l'autre) le mode de vie de millions de personnes, des catastrophes bien peu naturelles qui impliquent des mutations non seulement de l'environnement, mais aussi sociales et politiques. Jusqu'à en arriver à la vie quotidienne, celle que nous traînons jour après jour, toujours plus aux prises avec l'absence de travail aliénant, mais nécessaire pour se

Sans précédents

Sans précédents. Telle est la caractéristique de l'époque que nous sommes en train de vivre pleins d'étonnement, d'angoisse, d'effroi, d'espoir. Bien sûr, l'histoire a déjà connu dans le passé des guerres, des insurrections ou des économies en déclin. Mais, après coup et avec la distance de sécurité requise, il nous a toujours semblé facile d'identifier les parties en présence, leurs raisons et l'influence des différentes actions des protagonistes sur l'enchaînement des événements. Les deux derniers siècles nous ont fourni une connaissance à atteindre, ils ont ciselé nos certitudes et nos doutes, ils ont mis en page le guide que nous utilisons pour agir au quotidien. Mais le troisième millénaire s'est immédiatement ouvert à l'enseignement de l'imprévu.

Le matin du 11 septembre 2001, au réveil, qui aurait dit que quelques heures après, le monde n'aurait plus été le même ? Les dix années parcourues depuis lors n'ont fait que détruire les uns après les autres nos points de repère les mieux ancrés. Pour en arriver à aujourd'hui, avec un pays européen depuis longtemps en équilibre précaire entre réaction et révolution (Grèce), un autre célèbre pour son flegme mis à feu (Angleterre), d'autres encore à deux pas du krach économique (Italie, Espagne, Portugal, Irlande) ; des régimes lointains qui paraissaient éternels et se retrouvent en miettes en quelques semaines (Tunisie, Egypte, Libye), d'autres contraints pour survivre de mener une répression impitoyable contre leur population (Syrie) ; et la super puissance mondiale elle-même, les Etats-Unis maîtres de la planète, qui se

procurer de l'argent qui ne suffit jamais pour acquérir des marchandises qui ne valent rien... chaque chose contribue à diffuser la conscience que ce présent n'a pas de futur.

Le monde que nous connaissons, le seul dont nous ayons eu une expérience directe, se désagrège sous nos yeux. Peu importe ici d'établir si sa débâcle est le résultat d'une mauvaise administration du pouvoir ou aussi des luttes des mouvements sociaux, qu'il s'agisse d'une vieille prévision qui se réalise ou d'une nouveauté surprenante. D'une certaine manière, il importe également peu de savoir si cela est réel et matériel, ou s'il s'agit de l'énième illusion virtuelle. Ce qui est certain est ce qui est perçu, senti. En tout cas, pour ceux qui ont l'intention de mettre ce monde sens dessus dessous, cela ne peut qu'être une bonne nouvelle. Plus besoin de tenter d'ouvrir des brèches dans le mur de consensus qui régit l'ordre social : ce mur s'effrite déjà. Rien n'est plus comme avant. Pourtant, la situation qui se développe et qui devrait en théorie ne susciter qu'enthousiasme de notre côté, provoque en pratique surtout du désarroi. Etant nés et ayant grandi au siècle dernier, dans le précédent millénaire, comment faire pour être contemporains et actuels ? Le langage, les grilles d'interprétation auxquelles nous sommes habitués, semblent ne plus servir à grand chose et se révèlent petit à petit inutilisables. Nous courrons le risque d'apparaître comme des reliques historiques, des antiquités poussiéreuses bonnes pour les musées.

Voilà pourquoi une confrontation large est plus que jamais nécessaire et urgente. Devant nous sont en train de s'ouvrir des occasions inimaginables. Pour réussir à les cueillir, nous ne devons plus apprendre de leçons par cœur, mais pas non plus nous fier au pur

hasard, et encore moins suivre quelque mode idéologique éphémère. Se rencontrer, discuter, échanger ses idées, en vue de... (oui, en vue de quoi déjà ?), devient toujours plus indispensable.

Un monde nouveau

A présent nous vient en tête une célèbre phrase de Buenaventura Durruti. N'ayons pas peur des ruines parce qu'un monde nouveau est déjà en train de naître dans nos cœurs. Voilà, partons de là. Si, sur le vieux continent l'effondrement de ce monde tend à provoquer des réactions aux accents nihilistes ou citoyennistes, c'est parce qu'il n'y a plus aucun monde nouveau dans le cœur des êtres humains qui l'habitent. En Afrique du nord, les révoltés se battent aussi avec courage et détermination parce qu'ils ont encore un espoir qui les anime. Nous savons que le mythe de la démocratie est un mensonge et nous (nous) répétons que dans leur bouche ce n'est qu'un prétexte pour se déchaîner. Mais, qu'il s'agisse d'un prétexte ou d'une raison, il est inutile de se cacher qu'ils ont eu besoin de ce mythe, qu'ils ont besoin d'un rêve qui les incite à détruire ce qui en empêche la réalisation. Toutes les révolutions ont eu besoin d'un rêve suffisamment puissant et enivrant pour exciter les êtres humains et les pousser à l'action. Ce rêve a toujours été différent des misérables concessions de l'existant. La démocratie directe invoquée par les Enragés était inimaginable avant 1789, comme l'était la Commune avant 1871, ou le Soviet avant 1917, ou la Collectivité avant 1936.

Mais aujourd'hui, ici en occident, quel est le rêve ? L'unique utopie qui reste non contaminée (dans un certain sens c'est terrible à dire, mais c'est aussi grâce à la défaite de la révolution espagnole) est celle de l'anarchie, celle d'un monde débarrassé de tout rapport de pouvoir. Malgré cela, parmi les anarchistes mêmes, on remarque une certaine réticence à la défendre, l'embarras de ceux qui ne voudraient pas apparaître comme peu pratiques et trop irréalistes. Et puis, à qui s'adresser ? Sous l'irrésistible poussée du développement technologique, les dernières décennies ont vu l'érosion de tout sens, l'altération des mots, la généralisation de l'aphasie. La Babylone du libre marché est également la Babel de l'incommunicabilité.

Cela a provoqué la disparition non pas de la dite question sociale, mais plutôt de sa conscience. Les luttes sociales actuelles ne sont pas menées par des exploités qui veulent en finir avec l'exploitation (et qui malheureusement se fient encore à des politiciens prêts à les trahir), mais par des citoyens intégrés qui réclament seulement une démocratie plus authentique. En même temps, les révoltes qui explosent à l'improviste à chaque coin de la planète n'ont généralement pas de contenu, ne formulent pas de revendications,

n'indiquent pas de perspectives, ce ne sont que des explosions de fureur. Cette tendance, bien visible en Europe, a poussé la majeure partie du mouvement anarchiste à se diviser, à emprunter deux routes apparemment opposées, mais en réalité spéculaires [en miroir].

Une fois tout espoir mis en sommeil dans leur cœur, s'est affirmé aux yeux des nombreux compagnons qui ne comptent pas se résigner une alternative sèche, brutale, inévitable. Soit renoncer à toute tentative d'impliquer des masses qui se montrent toujours plus aliénées, et transformer la guerre sociale en une guerre privée entre les anarchistes et l'Etat (luttarmatisme). Soit suivre cette participation jusqu'à s'adapter aux « dynamiques » des masses en en reprenant les revendications, en transformant la guerre sociale en une contestation de la société civile contre l'Etat (citoyennisme). On en observe pas moins combien le point de départ de ces parcours est le même : le constat que la réalité qui nous entoure ne permet plus une intervention révolutionnaire identique à celle qui était pratiquée ou souhaitée au cours du siècle dernier.

Soyons clairs, ces deux hypothèses fournissent des réponses à des exigences réelles, concrètes, qu'il ne s'agit pas de remettre en question. Mais il n'en reste pas moins que la tentative d'agir sur la réalité qui nous entoure s'est séparée dans ses formes, si bien que les différents modes de lutte ne sont plus complémentaires, mais se sont polarisés en deux alternatives toutes deux politiques : d'un côté la participation volontairement acritique aux « luttes populaires », de l'autre, la constitution d'une organisation spécifique qui revendique différentes attaques contre le pouvoir. A présent, c'est justement l'irruption de la politique et de ses calculs dans un mouvement qui lui était hostile, qui est une des causes principales de la « dépression » actuelle qui touche de nombreux compagnons. Et plus la politique se révèle « gagnante », grâce à un usage sans scrupule des différents expédients autopromotionnels, moins on réussit à s'en passer.

Quels chemins ?

L'anarcho-citoyennisme a réussi dans certains contextes de masse à faire aimer les compagnons de tout le monde, à leur faire obtenir de la visibilité et du consensus, mais... à quelles conditions ? Au prix de renoncer à être anarchistes, d'apprendre à travestir ou taire sa propre pensée, à supporter l'insupportable. Il s'agit d'une « victoire » qui ne parvient pas à cacher l'opportunisme sordide qui l'a rendue possible, et qui a accompli une œuvre qui était autrefois impensable : faire détester par beaucoup de compagnons l'hypothèse même d'intervenir dans une lutte sociale, une intervention qui est désormais considérée comme un synonyme de compromis. Mais comment s'étonner,

après avoir vu des anarchistes organiser des conférences avec des réformistes et présenter des pétitions aux autorités ? Comment s'émerveiller, après les avoir entendus souhaiter une plus grande circulation de marchandises et reprocher aux partis soi-disant pacifistes de ne pas faire leur devoir institutionnel ? Comment se lamenter, après les avoir vus bras dessus bras dessous avec des stalinien et des prêtres ? Mais en plus, cette interprétation éminemment politique de la lutte sociale nous est dévolue comme une vérité acquise suite à une expérience historique indiscutable. « Partage ou Etat » [« Condivisione o Stato », slogan du Val Susa Ndt] est le diktat pathétique que tentent aujourd'hui d'imposer ceux qui sont à cours d'arguments pour ne pas affronter les problèmes.

Pourtant, devant l'extension de la rage, l'explosion de protestations toujours plus importantes, le déploiement de nouvelles perspectives, il serait absurde de se priver de la possibilité d'intervenir dans des contextes plus larges uniquement parce qu'on est assommés par le marketing tapageur de certains petits leaders du mouvement. Pour cela, plutôt que d'être horrifiés face à l'inévitable côté parcellaire des luttes sociales, nous devrions tenter de nous battre y compris en leur sein, tout en sachant et clarifiant que la nature sociale d'une lutte est donnée par sa dimension qualitative, et certainement pas quantitative. Les rares compagnons qui sabotent les chantiers du TAV par exemple, sont en train de mener à leur manière une lutte sociale, parce que la Grande Vitesse est un problème qui concerne chacun, indistinctement. Pour faire un autre exemple, les nombreux compagnons qui manifestent pour l'abolition de la perpétuité, mènent une lutte pour le compte d'autres, une lutte politique, parce que l'incarcération à vie est un problème qui ne concerne que très peu de gens et qui ne peut trouver de solution abolitionniste qu'au niveau législatif.

C'est pourquoi nous ne voulons pas complètement demeurer au large des luttes sociales. Mais nous entendons rester au large des politiciens qui les infestent, anarchistes compris.

L'anarcho-luttarmatisme de son côté, y compris là où il est parvenu plus souvent et avec de meilleurs résultats à frapper directement l'ennemi (comme en Grèce ou en Amérique latine), tend pourtant à réduire la subversion sociale à un fait purement militaire, à un affrontement entre nous et eux. Il suffit d'observer combien d'actions sont explicitement réalisées en réponse à des opérations répressives. Plutôt que de continuer et d'élargir la lutte contre la domination sous tous ses aspects, développer la solidarité d'une telle manière revient à la réduire à une défense de son pré carré : les anarchistes attaquent l'Etat qui incarne des compagnons, l'Etat réagit à son tour en incarcérant d'autres anarchistes, lesquels réagissent en attaquant l'Etat, lequel réagit à son tour en arrêtant d'autres anarchistes, lesquels à leur tour... Se crée ain-

si un véritable cercle vicieux qui devient encore moins alléchant lorsqu'il est farci de cette triste rhétorique qui exalte le martyr et le sacrifice. Il ne s'agit plus d'une lutte qui vise à subvertir un existant intolérable pour la très grande majorité des gens, c'est un duel entre quelques individus rebelles et l'Etat. Le fait que cet affrontement finisse parfois à la une des journaux ne le rend pas plus intéressant pour autant, il est de toute manière perçu comme une question privée et ne peut ainsi qu'attirer un public de spectateurs. Et cela pour une autre raison, et c'est là le pire, parce que le luttarmatisme fait que l'attaque contre les structures et les responsables de la domination devient la caractéristique d'organisations spécifiques plutôt que d'un mouvement tout entier. De fait, il ne s'agit pas d'une nécessité naturelle. C'est un choix arbitraire. Comme le démontre une grande partie de l'histoire du mouvement anarchiste, la « propagande par le fait » peut très bien être mise en œuvre par le mouvement dans son ensemble. Cela arrive lorsque l'action reste anonyme, sans personne qui n'en revendique la paternité. Lorsqu'une action n'appartient pas à quelqu'un en particulier, alors elle peut appartenir à tous en général. Mais si on se donne la peine de la revendiquer, d'apposer dessus sa propre marque, c'est parce qu'on veut souligner devant le monde entier que cette action appartient à quelqu'un.

Malgré les apparences, citoyennisme et luttarmatisme se ressemblent et s'alimentent mutuellement. L'ouverture au compromis du premier stimule la fermeture identitaire du second, et réciproquement. Le citoyen qui jure de sa radicalité pendant qu'il serre la main aux politiciens ne se différencie pas beaucoup du luttarmatiste qui jure de son informalité pendant qu'il construit une organisation dotée de sigles et de programmes. Le premier cherche le consensus des masses, et pour cela ne méprise pas les micros de journalistes. Le second méprise les masses mais cherche les projecteurs des médias. Tout deux, à leur manière, poursuivent la visibilité.

Nous considérons immensément plus désirable un mouvement anonyme et informel – un mouvement anarchiste autonome, comme on disait à une époque, avant que cette définition ne soit écorchée par des juges et des journalistes – qui ne renonce pas à son altérité face au monde qui l'entoure. Mais qui ne renonce pas non plus à la possibilité de le subvertir, c'est-à-dire qui n'accepte pas que soit éteint dans son cœur ce monde nouveau qui ne fait pas craindre les ruines. L'utopie est le seul antidote contre le citoyennisme et contre le nihilisme. Nous vivons comme des hôtes, indésirés et indésirables, du vieux monde décrépi. Son agonie ne nous émeut pas, mieux, nous avons bien l'intention d'en accélérer la disparition.

Perspectives

Combien de fois faut-il voir ses rêves être brisés avant

de cesser de rêver ? Combien de fois faut-il que sa confiance soit trahie avant de commencer à se méfier de tous ? Combien de fois faut-il voir ses idées être reniées avant de se contenter d'opinions de circonstance ? Combien de fois faut-il entendre sa pensée être banalisée avant de renoncer à toute communication ? Certains continuent à se le demander, espérant au fond de leur cœur ne jamais réussir à trouver une réponse. Nous non plus. Têtus ou simplement stupides, intempestifs ou simplement en retard, nous trouvons intolérable de sombrer dans la mélancolie au moment précis où s'ouvrent des possibilités nouvelles et fascinantes.

Mais – encore faut-il en prendre acte – ce n'est pas la propagande subversive, ce n'est pas la constitution d'une organisation révolutionnaire qui fait sortir les révoltés dans les rues. C'est la misère, matérielle et émotionnelle, de cette existence que nous traînons tous quotidiennement. Si cela était déjà vrai par le passé, ça l'est encore plus aujourd'hui, lorsqu'on n'entrevoit plus aucun soleil de l'avenir derrière la colline, mais plutôt la nuit du chaos primordial. Devant cette obscurité, les militants continueront à s'enfermer dans leur cloître par peur d'être confondus avec la canaille triviale, pendant que les intellectuels continueront à s'interroger sur la crise de la représentation. Mais il n'y a rien à condamner ou à exalter dans les révoltes modernes, celles qui font perdre les pédales à nos boussoles habituelles. Il y a tout à affronter.

Pendant des décennies, nous sommes restés quasi immobiles dans les eaux stagnantes de la pacification sociale, attendant un vent en mesure de nous permettre de bouger vers nos destinations respectives. Si nos espoirs et nos prévisions ont été déçus, ce n'est pourtant pas un simple courant d'air qui est maintenant en train de se lever. A l'horizon se profile un ciel noir qui ne promet que des bourrasques. Et maintenant, que voulons-nous faire ? Abaisser les voiles et jeter l'ancre, déterminés à rester immobiles parce que le risque de s'exposer à un naufrage est trop élevé, ou renforcer le plus possible notre embarcation et larguer les amarres ?

Que les émeutes qui éclatent à l'improviste soient limitées dans le temps et dans leur contenu n'est qu'un faux problème. Si elles le sont c'est aussi dû à l'absence de ce qui pourrait contribuer à les prolonger et à les sublimer. Et même s'il ne s'agissait que d'une montée de fièvres d'un corps social malade, il n'en reste pas moins qu'elles impliquent un abaissement des défenses immunitaires en mesure de faciliter l'irruption de l'infection fatale que nous espérons. Même s'il ne s'agissait que de la brève récréation concédée avant de rédiger le devoir en classe, il n'en demeure pas moins que c'est à nous de réussir à saboter l'engrenage de la sonnerie. Et si ceux qui y prennent part ne nourrissent en réalité aucunes aspirations révolutionnaires, plus poussés par la rancœur de leur exclusion sociale

que du refus de toute intégration institutionnelle, cela a bien peu d'importance. Ce qui de toute façon rend ces soulèvements désirables, c'est la suspension de la normalité qu'ils réussissent à imposer, prémices indispensables pour toute tentative de transformation de la réalité. Il ne s'agit pas de partager les goûts de ceux qui s'affrontent avec les forces de l'ordre, ni de tenter de leur faire de la pédagogie avec les textes subversifs sacrés à la main pendant qu'ils partent à l'assaut de marchandises futiles. Il s'agit de se jeter dans le chaos ainsi créé – même si c'est suite à une raison banale, même si c'est de manière instrumentale – et de tenter de déboussoler, entraver, retarder, empêcher tout retour à l'ordre des besoins. Ce qui revient à arracher du temps précieux pour expérimenter, diffuser et consolider le désordre des désirs.

Voilà pourquoi, à la lumière des nouveaux foyers qui s'embrasent et avec le climat qu'on respire dans toute l'Europe, il devient pour nous toujours plus important de ne pas se retrouver pris au dépourvu. Sans planifier notre agir pour se blinder contre l'inconnu, ni rechercher de nouvelles complicités là où il ne peut pas y en avoir, finissant par devenir les assistantes sociales inconscientes de notre destin. Sans garanties, ni certitudes, sans craintes de ce qui est indéchiffrable. Mais, dans l'éventualité pas si lointaine qu'éclate un incendie à nos pieds, il vaut mieux déjà avoir une idée plus ou moins claire de là où aller et que faire, tout en approfondissant comment le faire et pourquoi.

*« Il n'existe aucune organisation qui soit au-dessus de ma liberté individuelle...
et de toute façon je ne veux pas faire partie d'une révolution où l'on ne puisse pas danser »*

sentir vivant et actif risque de se substituer à la capacité d'analyse et de critique nécessaires pour développer sa propre projectualité. On en arrive même à faire ce que tout le monde fait et à parler comme tout le monde parle, parce qu'utiliser un langage différent nous rendrait incompréhensibles et qu'on risquerait de demeurer isolés. On participe tous aux mêmes luttes mais, comme si ça ne suffisait pas, on le fait tous de la même manière, utilisant les mêmes moyens qui à long terme mènent à la stérilité, à moins de découvrir qu'à force de parcourir ce que le mouvement anarchiste faisait avant, nous ayons avorté notre capacité imaginative, atrophiant l'imagination utile pour continuer les luttes qui nous avons entreprises...

L'Utopie

Cela fait un bon moment que je pense à écrire sur certains sujets, et des quelques textes que j'ai lus, il m'a semblé comprendre que ce sur quoi je souhaite écrire est un sentiment présent chez d'autres compagnons.

Il s'agit d'une exigence que je ressens depuis toujours, et qui non seulement ne s'est jamais apaisée, mais au contraire a occupé ces derniers temps toujours plus d'espace dans mes réflexions : je parle de l'Utopie. Son idée me poursuit avec une insistance nouvelle et plus forte, et c'est peut-être dû au fait que sa quête soit devenue lentement mais inexorablement moins obsédante au sein de ce qu'on peut génériquement définir comme le mouvement anarchiste. C'est en tout cas mon impression.

Peut-être est-ce suite aux désillusions des années passées qui n'ont produit que ce qui a été perçu comme des défaites, suite à la fatigue des coups retentissants (plus moraux que physiques) qu'il est toujours possible d'encaisser lorsqu'on lutte, sans compter la perspective de ne jamais voir se réaliser ses propres rêves les plus fous, mais il me semble qu'il y a dans l'air une certaine tendance à se contenter de peu : mieux vaut gagner une petite lutte qui donne le moral plutôt que d'encaisser une autre défaite en tentant une victoire définitive. Mieux vaut réussir à ajuster un peu les choses de cet existant misérable plutôt que risquer de ne jamais l'améliorer en tentant de le bouleverser définitivement. La recherche permanente d'adaptation aux situations qu'offre notre époque est en train de supplanter la tension qui empêchait de s'adapter ; la frénésie de faire quelque chose à tout prix pour se

Et ces luttes mêmes ? De moyen vers quelque chose de plus vaste et plus grandiose, elles risquent de se transformer en fin en soi, et c'est là qu'on perd de vue l'Utopie. Il m'arrive toujours moins souvent de parler avec des compagnons des rêves plus grands, non pas entendus comme des rêves éveillés à mettre de côté une fois qu'on a fini de rêver, mais comme une sublime aspiration vers laquelle tendre, comme quelque chose à poursuivre pour tenter de les réaliser. L'Utopie ne représente pas pour moi une île qui n'existe pas dans ce monde, mais quelque chose qui envoie le sang au cœur et au cerveau, une idée qui n'offre pas de trêve ; c'est la tension qui me pousse à agir et la conscience qui permet de dépasser la peur. L'Utopie est une des raisons pour lesquelles je suis anarchiste, parce que elle seule m'offre la possibilité de lutter non pas uniquement pour un monde nouveau, mais pour quelque chose qui n'a jamais été réalisé. Voilà mon Utopie : la tentative de concrétiser ce quelque chose jamais accompli, l'aspiration à vivre dans un monde qui ne soit pas celui d'aujourd'hui et pas non plus celui d'il y a quelques milliers d'années. Quelque chose qu'il n'est possible de tenter qu'à travers un moment de rupture insurrectionnelle, un moment qui signifierait uniquement l'ouverture d'une possibilité, qui puisse me faire approcher d'un gouffre profond et d'éprouver le vertige, laissant ouverte la possibilité qu'au fond il y ait quelque chose de terriblement fascinant ou d'absolument terrible. Un saut dans l'inconnu, en somme, sans savoir par avance comment devra être la société que je désire, mais en partant de tout ce que je ne désire pas. Penser l'impensable, donc, comme condition préliminaire pour tenter l'impossible.

« Celui qui contemple la fin dès le début, celui qui a besoin de la certitude de l'atteindre avant de commencer, n'y arrivera jamais »

A. Libertad

développées de tous les cotés, et contrairement à ce passé lointain, elles ne se retrouvent plus seulement dans les franges mystiques, conspirationnistes ou au sein du fanatisme religieux. Nous sommes à l'heure où la question de la « fin du monde » hante les discussions de façon plus ou moins sérieuse. La fin du monde pour 2012, le jugement dernier, le retour du messie, le troisième oeil et autres galimatias mystico-religieux se disputent le podium eschatologique avec la perspective effrayante d'un holocauste nucléaire ou d'une guerre mondiale ou civile totale. Mais quelque part sur le podium, se balade l'idée d'un système qui s'effondrerait de lui-même, sous le poids de ses

Perspectives apocalyptiques

La question révolutionnaire est une ligne de fracture plus ou moins nette au sein du mouvement anarchiste international, à certains endroits plus qu'ailleurs. D'un côté LA révolution, le mirage d'une oasis lointaine, pour lequel nous aurons le temps de crever plusieurs fois de soif dans le désert avant d'en atteindre une quelconque matérialité. Il y a cette vision de la révolution comme événement à attendre paisiblement, puisque de toute manière il ne dépend pas de notre action, mais d'un réveil des masses. Pour les révolutionnaires de ce type, les conditions ne sont jamais vraiment réunies pour la révolution, et tout type d'offensive qui ne serait pas « de masse » serait le produit d'une impatience déplacée et avant-gardiste qui se substituerait à la parole et aux actes des véritables sujets révolutionnaires, ce que ne seraient pas les révolutionnaires...

De l'autre côté, un anti-révolutionnarisme primaire, fustigeant les révolutionnaires de ne rien faire d'autre qu'attendre, temporiser la révolte, empêcher ceux qui le souhaitent de vivre l'anarchie *ici et maintenant*. De fait, la révolution *en tant qu'événement concret* est en quelque sorte un miracle que l'on espère mais qui ne vient jamais, un paradis lointain.

Malheureusement, puisque l'époque l'exige, des perspectives apocalyptiques, voir millénaristes, se sont

abus. L'effondrement inéluctable du capitalisme des marxistes revisités à l'orée du XXI^e siècle et de ses « crises » économiques, sociales et écologiques. Un effondrement hypothétique accueilli tant avec espoir qu'avec crainte. Bien sur, cette hypothèse me paraît bien peu sérieuse, le capitalisme avançant au travers de son histoire de crises en crises, toujours renforcé, restructurations après restructurations.

Cette vision-la de la révolution qui se mettrait en marche toute seule, sans nous, sans moi et en quelques sortes, sous l'impulsion du vieux monde s'auto-détruisant, n'offre comme perspective immédiate que l'attente. Placer tous ses désirs dans un futur inévitable permet vraiment plus facilement d'accepter l'existant. Et si la croyance de Marx en l'inéluctabilité du communisme le poussa, lui et ses disciples, à proposer l'industrialisation et l'exploitation capitaliste comme des étapes nécessaires à son avènement, l'idéologie de l'inéluctable effondrement finit forcément par justifier d'une part, une praxis uniquement portée sur « l'autodéfense sociale » pour réponse à l'ennemi, et d'autre part, l'évasion de cette réalité qui nous fait face au quotidien, très concrètement.

Bien entendu, cette vision la d'un vieux monde qui s'effondrerait sous son propre poids rend obsolète la nécessité insurrectionnelle, ne laissant de place que pour du *en attendant*, du défensif. Là, ce sera, terme à la mode, de l'« autodéfense sociale » (squat, modes de vie, communauté, survie...), ailleurs on donnera toute sa force, misère de l'écologisme, à la préservation réactionnaire de « la planète » pour revenir à un

état antérieur (mais lequel?), ailleurs encore on se consacrera à la défense des « peuples indigènes » ou à l'anti-répressif uniquement conditionné par l'ennemi etc. Puisque de toute manière, il n'y a nul besoin d'attaquer les structures de l'Etat, du capitalisme et des mécanismes de dominations qui régissent les rapports humains puisque ceux-ci sont voués à l'effondrement, comme par magie.

Au fond, les débats extrêmement pointu que se livrent les partisans de l'inéluctable effondrement du système ne m'intéresse pas vraiment, qu'ils soient « communistes » ou anarchistes. C'est à dire que quelqu'en soit la conclusion, ma vision des choses ne sera en rien bouleversée. Si le capitalisme devait réellement s'effondrer tout seul, cela ne changerait rien au fait que je ne souhaite en rien attendre cet événement patiemment, continuant à vivre cette misérable vie de médiocrité que m'offre déjà cet *en attendant*.

Je suis un anarchiste et un révolutionnaire, je ne crois pourtant pas que LA révolution aura lieu, ni aujourd'hui ni demain. Cependant, je tend vers la révolution, c'est à dire que mes actes et ma pensée sont orientés vers un bouleversement total de ce monde, et vers une rupture complète avec l'ancien. C'est en cela que je suis révolutionnaire, pas par opportunisme, et il n'y a rien de pire selon moi que ceux qui ne se disent révolutionnaire que parce qu'ils sont animés par la croyance que la révolution en tant qu'événement concret adviendra de leur vivant. Non, être révolutionnaire, c'est porter dans son activité concrète et sa production théorique les germes d'un autre monde, aussi vrai que sont indissociables les moyens et les fins pour y parvenir.

Il est indéniable que la vie que nous menons autant que l'état du monde sont aujourd'hui des choses terrifiantes. De fait, il me paraît quasi inimaginable, dans la condition dans laquelle se trouve l'humanité aujourd'hui, d'imaginer un bouleversement radical de ce monde qui viendrait à bout de toute autorité. On peut même affirmer que la perspective d'une insurrection généralisée aujourd'hui, porte en elle autant d'espoir que de craintes. Dans un monde où se bousculent les idéologies rances comme le racisme, les mécanismes identitaires et communautaristes, la soif de puissance, l'avidité, le consumérisme, la concurrence économique ou sociale ou encore le sexisme, une insurrection donnerait certainement lieu, en plus de ce dans quoi nous pourrions nous reconnaître et participer, à une large part d'événements tragiques et insupportables.

Cela étant dit, il me paraît encore plus incongru et lointain de parler d'une révolution *anarchiste*. Car il faudrait alors imaginer une révolution de millions et de millions d'anarchistes, en quelque sorte le vieux rêve cénétiste, qui, s'il est respectable en tant que rêve, n'est à vrai dire qu'une chimère prétexte à l'inertie et à l'attente. Si révolution ou insurrection il

y a, les anarchistes ne resteront pas de simples spectateurs, forcément. Tirer les choses vers la critique de l'autorité en général, tenter de repousser tant que possible les mauvais réflexes appartenant à ce monde sans pour autant jouer un rôle de police, mais aussi se faire plaisir et assouvir les désirs de vengeance accumulés coups de bâton par coups de bâton, tant contre l'Etat et l'économie que contre la société.

Etre révolutionnaire, selon moi, c'est donc être animé par une tension *vers un autre chose*. Une tension qui se matérialise ici et maintenant, tous les jours, dans le moindre petit acte de guerre. C'est l'imbrication projectuelle dans chaque acte, même anodin, que porte le révolutionnaire, additionné à l'identification de ce monde comme un obstacle au projet révolutionnaire. C'est aussi, en quelque sorte, une responsabilité, car se mettre en jeu dans la lutte me semble inévitable. Se déclarer ouvertement révolutionnaire comporte son lot de risques et de dangers. Il ne faut pas s'attendre, alors que nous nous déclarons en conflit ouvert avec la société, à ce que celle-ci, à travers l'Etat ou non, ne cherche pas à se venger contre nous en retour. Bien que dans la vie, les choses soient bien plus fines qu'un tel schéma simpliste.

Ce monde, loin de s'auto-détruire, devra donc être détruit, telle est l'œuvre du révolutionnaire, elle ne peut pas être évitée. Comme disait l'autre, si la question n'est pas de « faire la révolution », elle devient « comment l'éviter ? ».

Un autre révolutionnaire sans révolution.

moi, indispensables au développement de nos idées et à la rencontre avec d'autres insoumis.

Tout d'abord, il ne faut pas se leurrer, le mouvement anarchiste est bien un mouvement, ou une mouvance, peu importe. On aura beau, pour beaucoup d'entre nous, mettre au centre la question de l'individualité et de l'unicité de chaque individu, cela n'empêchera jamais cette entité plus large que l'individu qu'est le mouvement de se substituer à la volonté individuelle et aux désirs propres à chacun à l'intérieur de ce mouvement. De fait, tout groupe social possède ses marges, c'est la condition *sine qua non* de son développe-

Un sujet difficile

Un sujet difficile, oui. Un sujet qui peut rapidement tourner à la polémique, stérile ou non. Mais ce n'est pas le but. Il ne s'agit pas non plus d'un questionnement existentiel, d'un « Qui sommes-nous », d'un « Qui suis-je ». J'ai envie de discuter du mouvement anarchiste tel que je le connais, c'est à dire celui d'aujourd'hui, bien que j'imagine que ces mécanismes s'appliquent bien au-delà de notre époque ou même du mouvement anarchiste. Il y a plein de choses à dire, mais j'aimerais tout particulièrement parler des rapports qui régissent les relations à l'intérieur de ce mouvement, entre les uns et les autres, à travers les barrières linguistiques et géographiques. Je ne voudrais pas cependant que ces quelques lignes soient prises pour ce qu'elles ne sont pas, ce dont je parle ici, je m'inclue dedans, et les mécanismes que je décris ici, je les ai produits et reproduits moi-même. La volonté d'écrire ces lignes provient de nombreuses discussions avec des anarchistes d'ici et d'ailleurs, dans des contextes différents, qui eux/elles aussi ressentent la nécessité de poser ces questions entre nous, d'en discuter ouvertement et à bâtons rompus. Bien sur, je ne prétend pas représenter ces compagnons et compagnonnes, puisque je pars tout d'abord de moi-même.

Ce texte est gênant, il me gêne moi-même. J'espère cependant que, discutant de sujets tabous, il ne devienne pas tabou lui-même, ou matière à auto-flagellation. J'espère aussi, qu'à l'occasion de ces rencontres du livre subversif, cette contribution sera l'occasion de réfléchir à ces questions, qui sont selon

ment, de son auto-délimitation. Car pour se définir, il faut aussi passer par ce que nous ne sommes pas et ce qui nous rassemble. A partir de là, l'originalité des individus et des groupes affinitaires qui s'y exprime est souvent normalisée pour entrer dans un moule, sorte de liant commun. Lorsque la normalisation n'opère pas, comme dans chaque groupe social, il reste le mépris ou l'ostracisme.

C'est ainsi que des automatismes se mettent en place et ne sont plus questionnés. « c'est comme ça », « c'est pas le moment », « ça s'est toujours passé comme ça ». Ces mécanismes là donnent au sein du mouvement, le pouvoir à une poignée de gardiens de la transmission sacrée, détenteurs de la juste vérité et généralement peu adeptes de la remise en question malgré les bilans que la vie devrait permettre de pouvoir tirer de décennies d'échecs patents. J'ai bien dit pouvoir, et je rajoute centralisation forcée. Le fonctionnement affinitaire, que je partage, a le défaut lorsqu'il est mal dosé, de donner bien trop de pouvoirs aux individus qui possèdent le plus de relations, et parfois d'ancienneté. Il faut passer par eux, par lui ou par elle, pour s'organiser, pour rencontrer d'autres anarchistes, pour tout.

Nous savons que le pouvoir est à la fois anxiogène et érogène, il attire et il répulse à la fois. Je ne parle pas du pouvoir institutionnel mais des relations de pouvoir inter-individuelles. Lorsque l'on commence à acquérir un peu de pouvoir, on en veut toujours plus. Le schéma est simple et basique, et il ne peut opérer, chez des anarchistes méfiants de ces questions, qu'à partir du moment où l'admiration et le « charisme » entrent en jeu. On va admirer l'activité des anarchistes de tel ou tel autre pays pour des raisons quantitatives ou simplement exotiques, on va s'enfermer alors dans la poursuite de modèles: « faire comme

en Grèce » etc. On va admirer la prose et le charisme de tel ou tel autre compagnon (vous qui lisez ce texte connaissez tous un ou une compagnon/ne qui a plus de valeur sociale au sein du mouvement que les autres). Là naissent les relations de pouvoirs et se créent les classes à l'intérieur du mouvement, par le biais de la rhétorique, du charme, de la politique. De fait, le mouvement devient un lieu de prédilection pour des personnes qui savent exactement ce qu'elles veulent mais qui se parent des artifices du dialogue, du questionnement et de la discussion pour laisser imaginer une ouverture qui en réalité n'existe pas, car en vrai « c'est comme ça, et puis c'est tout ».

De fait, ces mécanismes créent des leaders, qui finissent par centraliser localement les activités du mouvement. Celui qui se détourne de cette centralité doit d'une façon ou d'une autre répondre de son propre manquement et présenter une justification plausible à son désaccord ou à sa non-présence à tel ou telle autre pierre angulaire du mouvement, qu'il s'agisse d'une idée, ou bien d'un lieu (une assemblée, un local, une lutte spécifique). La non-participation volontaire à ces moments sacrés collectifs doit être justifiée, et non le contraire, sous peine d'« arrogance ». Ainsi, sans avoir besoin d'une autorité reconnue, la multiplicité des idées des individus est réduite aux dimensions du ou des compagnons « charismatiques ». De tels mécanismes sont indissociables de l'ostracisme ; contre ceux qui ne sont pas là où il faut être, dans telle lutte, dans tel lieu, à telle assemblée, qui sont donc forcément des « branleurs », des « je-m'en-foutistes », « petits-bourgeois » etc. Opère alors une forme de *pointage* pas si éloigné de celui de la justice. Des mécanismes qui ont pu se retrouver dans des luttes récentes un peu partout, du Val Susa à la lutte des sans-papiers tunisiens à Paris ou la lutte contre les prisons pour étrangers à travers l'Europe, ou encore la « solidarité internationale » lorsqu'elle devient chantage.

J'ai vu pas mal de compagnons et compagnonnes lâcher prise, ou tout simplement abandonner à cause de ces mécanismes. Je leur trouve certes un manque de ténacité, de volonté de créer soi-même ce que l'on veut voir vivre, parfois je leur en veux. Mais je ne peux pas complètement leur en vouloir de baisser les bras, car souvent la force et la ténacité sont du côté de ceux qui possèdent le pouvoir, puisque de toute manière, il en faut pour l'obtenir et le maintenir.

A vrai dire, je pense que je ne m'avance pas trop en disant que je parle ici de quelque chose que nous connaissons tous au sein du mouvement, les rôles, les maudits rôles. A un moment ou un autre on s'est tous retrouvés engagé dans des rôles au sein de nos groupes. Le manuel, l'écrivain, le relationnel, le technicien, le théoricien, le con, l'intelligent, le metteur-en-page, le colleur d'affiche, le tagger, le kamikaze, le parano, le timide, le distrait, le radical, le modéré, le créatif,

tous avec un degré plus ou moins prononcé de professionnalisation. Ce qui importe, c'est d'en sortir.

Cependant, je ne souhaite pas nier ou aplanir les différences de chacun, chaque individu est animé par des tendances, des passions et des goûts différents, mais une chose est sûre, il ne faut pas laisser le monopole de tous les attributs respectés à un seul ou à quelques individus au sein d'un groupe, car c'est le plus sûr moyen d'en faire un chef, parfois même sans le consentement de celui-ci. On le sait, on l'a déjà dit et redit mille fois, il n'y a des maîtres que parce qu'il y a des esclaves pour leur obéir.

Nous devons donc nous méfier à l'intérieur des groupes, ainsi que dans les relations entre les groupes, de tout ce qui laisse s'installer le « prestige » ou le « mérite ». Les plus vieux ne sont pas plus respectables, la prison ne rend pas les compagnons plus intéressants, la qualité d'un compagnon ne se quantifie pas au nombre de vitres brisées... Elle ne se quantifie d'ailleurs pas. Le prestige, c'est la hiérarchie, et la hiérarchie c'est le pouvoir. Il ne faudrait pas avoir peur d'exposer ses craintes et ses doutes, il ne faudrait pas se laisser impressionner par des dogmes. Ce n'est pas parce qu'un compagnon parvient à mieux exposer ses certitudes qu'un autre ses doutes qu'il possède la vérité de son côté, d'abord parce que la vérité n'existe pas, mais aussi parce que la rhétorique ne montre de celui qui la manie que sa capacité à persuader et non à convaincre.

Ceux qui sont plus habiles à exposer leur positions, et je m'inclus là-dedans, ont donc une responsabilité s'ils ne recherchent pas la prise de pouvoir. Au sein du mouvement anarchiste, les mécanismes d'autorité intellectuelle doivent être combattus tant par ceux qui sont susceptibles de les produire que par ceux qui sont susceptibles de les reproduire.

Un anarchiste sans habitude de se déconstruire